

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit : ils voudraient l'empêcher de s'élever.

ALFRED DE VIGNY.

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-51
Après minuit : GUT. 59-59

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

LE CAS CLEMENCEAU

Nos lecteurs n'attendent pas qu'à pareille heure nous leur parlions très longuement de notre accident personnel. En deux mots, nous avons été victimes d'une iniquité monstrueuse, — mais insignifiante.

Monstrueuse, car :

1° L'Œuvre a été saisie et frappée d'une suspension de quinze jours pour avoir reproduit dans son numéro du lundi 6 mars vingt lignes du sénateur Georges Clemenceau, ancien président du conseil, publiées la veille, c'est-à-dire le dimanche matin 5 mars, par le Journal du sénateur Charles Humbert et le Petit Parisien du sénateur Jean Dupuy. Puisque ni le Journal ni le Petit Parisien n'avaient été saisis, il nous était permis d'en induire le lendemain que la reproduction des citations faites impunément par ces deux journaux n'avait rien de séduisant.

2° Si L'Œuvre a été saisie et suspendue le 6 mars pour avoir reproduit les vingt lignes qu'avaient publiées le 5 mars le Petit Parisien du sénateur Dupuy et le Journal du sénateur Humbert, il va de soi que l'on devait commencer par saisir et suspendre le Journal du sénateur Humbert et le Petit Parisien du sénateur Dupuy.

Deux poids, et... aucune mesure.

3° A l'heure présente, — huit jours après, — je n'ai pas encore lu l'article du sénateur Clemenceau, qui nous a valu ce dam. Mais si l'auteur principal du « crime » n'a que huit jours de congé, pourquoi le complice (au second degré) en a-t-il quinze ?

4° Non pas quinze, mais seize, car, entre temps, on nous a « collé » un jour de plus parce que L'Œuvre, par l'entremise des Messageries Hachette, avait fait tenir une note à ses dépositaires pour les informer de sa suspension. Oui, c'est ainsi.

5° Ou plutôt c'était ainsi, car voici qu'on nous autorise, par mesure de clémence, à republier ce matin, tout comme Clemenceau.

6° Est-il besoin d'ajouter que la multiplication de ces saisies arbitraires et de ces suspensions illégales nous cause un préjudice matériel considérable ?... Assurément, il est besoin de l'ajouter, car notre personnel représente une centaine de personnes (rédacteurs, employés, ouvriers). Ce sont tous des « prolétaires », et il n'est peut-être pas indifférent d'attirer l'attention des citoyens ministres Sembat, Guesde et Thomas (sans compter les anciens citoyens Briand et Viviani) sur ce petit côté de la question : il y a là quelques dizaines de prolétaires que nos ministres socialistes risquent de priver de leur gagne-pain, en supprimant le journal dont ils vivent. L'Œuvre se réjouit d'avoir pu continuer à les payer ; mais vous devinez qu'une suspension de quinze jours équivaut pour elle à une amende d'une dizaine de mille francs.

Et l'on parlait de nous suspendre trois mois !

Autant avouer tout net qu'on voulait nous « zigouiller »...

Oui, tout cela est monstrueux ; mais tout cela est insignifiant, parce que :

1° Il y a la guerre ;

2° Il y a la bataille.

Et c'est vers cette bataille que reviennent inévitablement toutes nos pensées...

En chemin, nous retrouvons Clemenceau. N'est-ce pas justement de Verdun qu'il parlait l'autre dimanche ? Qu'est-ce qu'il pouvait donc bien en dire ?

Oh ! rassurez-vous, je n'ai plus aucune envie de le savoir, et peut-être n'y tenez-vous pas beaucoup plus. Mais comme la guerre ne nous a pas encore fait passer complètement le goût de conduire par ordre nos pensées, — comme il n'est pas absolument démontré que la perte du jugement soit pour de la victoire, je m'obstine à essayer de comprendre le cas Clemenceau, et, depuis huit jours, je me tiens in petto ce très naïf raisonnement :

Voilà un homme qui fut hier le chef du gouvernement de la France et qui, dit-on, pourrait le redevenir ; cet homme préside les deux commissions les plus importantes du Sénat, celle de l'armée et celle des affaires extérieures,

— et nous avons lu dans tous les journaux que ces deux commissions parlementaires avaient excellemment coopéré à la défense nationale. Entendez que, par ce temps d'union sacrée, ces deux commissions n'ont pu que travailler en accord, parfait avec le gouvernement, dont elles sont les plus précieuses et les plus zélées collaboratrices. Pour diriger leur travail, ces commissions ont naturellement choisi parmi leurs membres l'homme qu'elles jugent non le plus patriote (car à cette heure aucun Français ne saurait avoir l'injurieuse prétention d'être plus patriote qu'un autre Français), mais le plus expert, le plus compétent, le plus sage. Or, ce sage entre les sages, usant d'un droit que semble lui conférer l'article XI de la Déclaration, éprouve le besoin de « communiquer librement ses pensées » aux quelques personnes qui éprouvent le désir de les connaître et, pour ce, il publie une gazette, comme tout le monde. Vous imaginez sans doute qu'il n'est pas de meilleur gazetier ; vous supposez au moins que nul journaliste ne doit mieux savoir ce qu'il convient de dire ou de ne pas dire au peuple innocent et crédule. Eh bien ! pas du tout ; ce sage entre les sages est traité comme un jeune coquebin ou comme un vieux fol par ce gouvernement même dont il est — par définition — le plus utile et le plus dévoué coadjuteur. Dès qu'il sort du Luxembourg, il paraît qu'on ne peut plus le tenir. On a dû lui chercher au Conseil d'Etat un tuteur, une sorte de curateur à la cervelle. Mais on a beau le faire accompagner par une bonne, Anastasie, qui le mouche et le couche, elle ne réussit pas à l'empêcher de se répandre en paroles inconsidérées. Si bien que de temps à autre il faut mettre en pénitence ce septuagénaire étourdi, — voire le suspendre, comme s'il avait le mal de Pott...

A la réflexion, s'il est encore permis de réfléchir, il y a là un paradoxe colossal. De deux choses l'une : ou ce grand-père conscript a encore la tête solide, et alors, par quel inconcevable prodige commence-t-il à déraisonner dès qu'il se mêle d'écrire ? Ou ce vieillard est gâteux, et alors, comment ses pairs ont-ils commis la dangereuse imprudence de l'élever à la présidence du sous-gouvernement de la République ?

Pour résoudre cette inquiétante contradiction, il ne suffit point, si le président des commissions sénatoriales n'est qu'un vieil étourneau, de lui rogner tous les trois mois quelques plumes. Il faut l'enfermer une bonne fois, le doucher respectueusement et le mettre hors d'état de nuire, aussi bien au Luxembourg qu'au dehors. Car nous avons assez de subir les conséquences de ses inconséquences et c'est la seconde fois que L'Œuvre est cruellement punie pour avoir rapporté quelqu'un de ses propos. Cela nous donne bien, je pense, le droit de savoir enfin à quoi nous en tenir. Décidément, ce Clemenceau est-il un pitoyable Géronte, un sauveur de la patrie, ou le plus criminel des bandits ?

L'Œuvre ne demande qu'à être fixée, sans autre souci que celui de l'intérêt national.

Nous sommes dans l'incohérence... Sortons-en !

Gustave Téry

Le journal muet

Bien qu'il ne soit pas extrêmement gêné par la censure, le *Matin* a cru devoir faire les frais d'un « envoyé spécial » en Suisse pour savoir plus exactement ce qu'il pouvait dire. Et, gravement, après une enquête minutieuse, son « envoyé spécial » lui télégraphie ceci, qu'il développe longuement :

« Etouffons nos paroles, étouffons même nos soupirs. Ne recherchons rien, n'expliquons rien. Taisons-nous... »

Voilà un excellent programme de journalisme, et il faut reconnaître honnêtement que le *Matin* le réalise à merveille : qu'il ait six pages ou quatre pages, il est toujours pareillement vide.

« La presse, disait encore Vigny, est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de parler toujours. » Vigny n'avait pas prévu le *Matin*. Le *Matin* veut être et il est une bouche toujours ouverte pour ne rien dire.

Soyez tranquille : le *Matin* ne sera jamais suspendu.

Tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité ; l'expérience est là pour prouver que jamais ils n'ont servi à rien. N'importe, on ne s'en lasse pas. La sottise naturelle est au pouvoir.

La Bataille de Verdun

Les Communiqués

15 heures

Au nord de l'Aisne, la lutte d'artillerie a été très active dans la région du bois des Buttes, au sud de Ville-au-Bois.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement assez intense dans la région de Béthincourt.

Sur la rive droite, une petite attaque allemande à la grenade, près du bois Carré (côte du Poivre), a été facilement repoussée.

Le bombardement reste violent à l'est du fort de Douaumont et dans la région du fort de Vaux, où l'ennemi n'a fait depuis avant-hier aucune tentative nouvelle pour aborder le plateau qui surmonte le fort.

En Woëvre, hier en fin de journée, après une préparation d'artillerie, les Allemands nous ont enlevé, au cours d'une attaque, une petite tranchée avoisinant la route d'Etain, au nord d'Eix.

En Lorraine, quelques rencontres de patrouilles à l'ouest d'Arracourt.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

23 heures

Au sud de la Somme, nous avons exécuté des tirs de destruction sur des ouvrages ennemis en face de Maucourt et, entre l'Oise et l'Aisne, sur les organisations défensives de la région de Nouvron.

En Argonne, un tir de concentration exécuté sur le bois de Cheppy a démolé plusieurs observatoires ennemis.

Dans la région au nord de Verdun, aucune action d'infanterie ne s'est produite au cours de la journée.

Le bombardement a été assez violent de part et d'autre sur les deux rives de la Meuse. Notre artillerie lourde a pris sous son feu des rassemblements ennemis dans le ravin au nord de la côte du Poivre et des batteries allemandes dans la région ouest de Louvemont.

Dans le Ban-de-Sapt, nous avons bouleversé les tranchées adverses de la région de Senones.

Où nous en sommes après vingt et un jours de bataille



Après une préparation de plusieurs semaines ; après la réunion des moyens les plus puissants ; après un bombardement dont l'intensité ne s'est démentie, ni jour ni nuit, depuis vingt et un jours ; après une succession d'assauts dans lesquels l'infanterie s'est dépensée sans compter, l'armée du kronprinz a réussi à déterminer un léger recul des troupes françaises chargées de défendre le front nord de la région fortifiée de Verdun.

Ce recul eût pu être plus grand, disent les uns, tout prêts à chanter victoire parce que les pertes de l'ennemi ont été considérables. Et cela suffit pour les satisfaire.

D'autres, au contraire, à chaque pouce de terrain gagné par nos adversaires, sont tout prêts à jeter un cri d'alarme.

Entre ces deux appréciations, il y a un juste milieu que de simples chiffres nous permettront de préciser.

Sur la rive droite de la Meuse, notre aile droite, qui était à Ornes, se trouve actuellement au village de Vaux, que nous tenons presque tout entier. Notre drapeau continue à flotter sur le fort du même nom, établi sur les hauteurs au sud. Les attaques les plus violentes se sont brisées au pied des pentes.

De ce côté, notre recul est de 6 kilomètres, tout au plus.

Au centre, les Allemands sont dans le village et dans le fort de Douaumont. Ils n'en peuvent déboucher. Depuis le bois de Haumont, qui était une position extrêmement avancée, nous avons perdu 8 kilomètres.

A l'aile gauche, nous tenons encore Vacherauvillle et le bois à l'est, tandis que, entre ce bois et Douaumont, on continue à se battre dans le bois d'Har-daumont. De Brabant-sur-Meuse à Vacherauvillle, la distance est de 6 kilomètres.

Lorsque l'attaque allemande s'est déclanchée, le 21 février, les effectifs des troupes affectées à ce secteur étaient, dit-on, un peu faibles. Nous ne croyons pas opportun d'en rechercher les causes. En tout cas, si le fait est exact, la résistance des défenseurs de ce secteur, leur retraite pas à pas, qui ont permis aux réserves d'accourir, n'en sont que plus glorieuses.

Ces réserves, déployées de Vaux à Vacherauvillle, ont jusqu'à présent résisté à toutes les attaques. Et si on songe que, contre le plateau de Douaumont, par exemple, ces attaques ont été menées par des colonnes de quatre — c'est-à-dire par des colonnes profondes — on

est amené à se demander si nos adversaires n'en ont pas été réduits à les organiser parce que les lignes de tirailleurs échappaient à la direction des chefs.

Ce serait de bon augure. Sans doute, leur artillerie lourde, approvisionnée de façon illimitée, à défaut d'infanterie, essaiera de continuer l'œuvre commencée. N'est-il donc pas possible, de notre côté, de produire dans cet étroit secteur une concentration de feux supérieure à celle de l'ennemi ? N'y a-t-il pas quelque part des canons non utilisés, qu'il serait possible d'envoyer à Verdun sans porter préjudice à la défense des autres fronts ?

S'il n'y en a pas, quel argument de plus en faveur de l'impérieuse nécessité d'en hâter la fabrication !

Enfin, avant de quitter la rive droite de la Meuse, j'appellerai encore une fois l'attention sur les dangers de l'infiltration par les bois de Vaux et d'Har-daumont. Là, il convient d'être vigilant encore plus que fort.

Sur la rive gauche de la rivière, l'attaque d'infanterie fut plus tardive. L'ennemi avait sans doute pensé que la brusquerie de l'attaque sur la rive droite suffirait pour rompre nos lignes et s'était borné à nous tenir en haleine par une violente canonnade.

Son espoir déçu, il a enfin lâché son infanterie. Le voici en face de Béthincourt par sa droite, maître du bois des Corbeaux par sa gauche ; autrement dit, il commence à investir le Mort-Homme, au sud et au sud-est.

Le gain de trois kilomètres obtenu dans cette région est encore peu de chose, et ne peut être augmenté qu'au prix des plus sanglants efforts, vu la force de nos positions.

Ces efforts, l'ennemi les entreprendra-t-il ? Sera-t-il ensuite susceptible de les continuer longtemps ?

Je me suis toujours trop bien gardé des pronostics pour entrer aujourd'hui dans cette voie.

La seule chose que je me permettrai de signaler, c'est que les attaques allemandes ne présentent plus le même caractère de simultanéité qu'au début. Pour être aussi brutales, elles n'en sont pas moins plus décousues.

Ce n'est plus le grand coup de bélier. C'est une succession de coups de marteau.

On ne peut renverser l'édifice d'un seul coup. On essaie de l'ébranler par des pesées successives.

Mais l'édifice est solide et des états tout neufs viennent d'y être placés.

Général Verraux

Le lieutenant Guynemer abat son huitième avion

Ce matin, le sous-lieutenant Guynemer a abattu un avion allemand qui est tombé en flammes dans nos lignes à proximité de Thiescourt. C'est le huitième avion abattu par ce pilote, dont six sont tombés dans nos lignes et deux dans les lignes allemandes.

Un autre de nos aviateurs a également descendu un avion ennemi dans nos lignes, près de Dombasle-en-Argonne.

Les passagers des deux appareils détruits ont été tués.

Dans la même journée, nos groupes d'avions de combat ont livré dix-huit engagements aériens dans la région d'Etain, au cours desquels les adversaires ont été mis en fuite.

Des missionnaires, s.v.p.

Je n'ai aucune idée de ce que peuvent être les pertes allemandes devant Verdun. J'admire les gens qui donnent des chiffres. Où les prennent-ils ? On nous dit que celui qui attaque perd trois fois plus d'hommes que celui qui se défend. Il en perd plus, c'est entendu ; mais est-ce deux fois, trois fois ou quatre fois ? Nous manquons de base sérieuse pour l'établir.

Je me bornerai donc aux chiffres officiels avoués par l'ennemi. Les listes de Berlin et de Vienne permettent de calculer qu'au vingt-deuxième mois des hostilités, c'est-à-dire en mai prochain, les deux empires du Centre auront perdu dix millions d'hommes (sept millions et demi de tués, deux millions et demi de mutilés) et trois millions de prisonniers. Cela, c'est les chiffres allemands. Il y a d'excellents motifs pour penser qu'ils n'exagèrent pas.

Donc, en mai, nous aurons mis treize millions de Boches hors de combat. Alors, la guerre sera finie ? Pas du tout. Voilà ce qu'il faut bien nous enfoncer dans la tête. Les Allemands seront amenés à adopter la tactique plus économique de la défensive, mais, à l'abri de leur prodigieuse accumulation de matériel, ils continueront la partie d'échecs avec les pions qui resteront, tant que leur moral ne sera pas entamé.

Or, est-ce que nous nous préoccupons d'entamer ce moral ? Est-ce que nous étudions les moyens de faire passer dans ces cerveaux d'aliénés un filet de lumière ? Quels sont les propagandistes courageux qui se préparent à entreprendre cette œuvre difficile ? Personne. On a l'air d'attendre qu'ils reviennent d'eux-mêmes à la raison. Ce sera long.

Nous fondons bien des missions pour convertir les nègres, pour combattre l'alcoolisme ou la prostitution. Pourquoi pas une œuvre qui se proposerait d'évangéliser les Boches ? Si on avait attendu que les cannibales revinssent spontanément au végétarisme, l'Afrique et la Polynésie continueraient à dévorer de la chair humaine.

Les nègres et les indigènes des îles Fidji se sont laissé convaincre. Les Boches ont aussi des oreilles. Je demande des missionnaires. La chose en vaut la peine, il me semble ! Il s'agit d'économiser des mois de guerre et des vies de Français !

Maurice de Waleffe

Femmes de guerre

Les inconstantes

... Non, me dit ce jeune officier, non, le zèle des bonnes « mairaines » ne se ralentit point. Il est peu d'exemples que l'une d'elles ait abandonné le pauvre soldat auquel elle avait apporté la joie miraculeuse de ne plus se sentir isolé.

« Mais plaiguez quelques-uns de ceux dont on croit qu'ils ne sont pas à plaindre parce qu'ils ont un peu d'argent, une famille, une amie... »

« Plaiguez-les, car, apparemment fortunés, ils ont quelquefois l'âme plus en détresse que ceux qui n'ont rien. »

« Au début de la guerre, leurs amies leur écrivaient chaque jour de longues lettres, d'une écriture pour ressembler, presqu'illisible à mesure que s'achevaient les

pages... C'est que tant, tant de mots tendres jaillissent pêle-mêle du cœur se bousculent sous leur plume qu'elles croient n'avoir jamais assez de place pour les transcrire.

« Il en fut ainsi durant trois mois au moins. Puis elles commencèrent à sauter un jour par-ci par-là... pour arriver à n'écrire plus que deux fois par semaine. Oh ! à ce relâchement, elles trouvèrent une gentille excuse : « Mon chéri, » écrivent-elles de leur élégante écriture « d'avant-guerre, mon chéri, il n'est pas une minute où votre image ne soit présente à mes yeux, mais pardonnez-moi, il est des jours où je m'ennuie si fort de vous que je n'ai pas le courage d'écrire. » Ceci suivi de trois pages — une page de l'écriture d'hier en peut faire trois aujourd'hui — de protestations tendres.

« Mais hélas ! trop harmonieusement juxtaposés et tracés en caractères si calmes, si lisibles, les mots bienfaits perdirent soudain leur magie... Un camarade tout mélancolique demanda un jour, comme par association d'idées, après avoir rempli sa lettre : « Ça ne te paraît pas artificiel, à toi, un paysage du Midi tout fleuri, tout irradié de soleil en plein mois de janvier ? »

« ... Oui, madame, ayez quelquefois une pensée pitoyable pour ceux « qui ne sont pas à plaindre ». S'ils souffrent, ils n'ont à attendre aucune consolation d'aucune « marraine », car la pensée d'une seule femme occupe leur esprit ; une seule écriture les peut faire tressaillir de joie... celle-là même qui trop souvent leur apporte tant de détresse. »

La dame qui veut fonder une œuvre

Je la vis apparaître grande, large, importante, coiffée d'un vaste chapeau à plumes tanguant sur une volumineuse « transformation » ébène.

A peine assise elle m'a dit :

— Je veux fonder une œuvre, il faut que vous m'y aidiez.

Et, sans me laisser le temps de lui confesser mon impuissance, elle a repris, prolixement :

— Vous comprenez, toutes mes amies ont une œuvre ; elles m'ont chipé toutes mes idées ; j'en ai le tort, au début, de leur raconter mes projets... « Trop gratter... » vous connaissez le proverbe... En attendant, elles raflent tous les honneurs ; leurs noms sont dans les journaux, sur les affiches, aux quatre coins de Paris, lorsqu'elles organisent des concerts au profit de leurs œuvres, et moi, moi l'instigatrice de tout ça, je demeure dans l'obscurité, inactive, à me répéter : « C'est toi qui devrais être à la tête de ceci, et de cela... »

« Mais je viens d'avoir une idée lumineuse, et cette idée-là, je vous garantis bien que je ne me la laisserai pas chiper ! Ah ! mais non ! Je vais fonder l'Œuvre de la médaille de l'espérance pour les enfants réfugiés... »

Je risquai :

— Ne croyez-vous pas que du linge, des vêtements seraient plus...

Elle m'arrêta :

— Tout cela existe. Je veux faire quelque chose de nouveau, et il y en a à faire, du nouveau ! Je vous le garantis, j'ai la tête farcie de bonnes idées ; elle travaille tout le temps, ma tête, jour et nuit... Mais pour mes médailles, il faut un peu d'argent. Ça a l'air de ne rien coûter, une petite médaille, mais quand il en faut des milliers... Or, pour récolter des fonds, il est nécessaire que les journaux parlent de moi... Des petites notes, ça ne sert plus à rien... Je veux des articles de journalistes influents : Maurice Barrès, Bailly, Donnay, Téry, Capus... Dites-leur un mot, vous serez gentille... Et si vous faites ça, je vous nommerai vice-présidente de mon œuvre...

— Mais...

— Non, non, ne protestez pas, je veux que vous soyez vice-présidente, je ne suis pas une ingrate, moi... Mais de grâce, faites vite, car avec cette satanée déveine qui me poursuit depuis quelque temps, la guerre est capable de finir avant que j'aie le temps de mettre mon affaire sur pied.

La vie chère

Oh ! Rouen ! ma vieille cité paisible, silencieuse, guindée, où, de mon temps, les « dames » les plus élégantes, voire les « cocottes » vêtues à la dernière mode de l'an dernier, se promenaient à pas déçants, regard baissé, se peut-il que tu sois devenue aussi bruyante, aussi excentrique, aussi... dévergondée ?... Mais ce n'est pas pour te faire de la morale que je « mets la main à la plume », c'est pour noter une petite leçon donnée à l'un de tes commerçants devenus plus après au gain que jamais.

Un soldat anglais entre dans une des meilleures pâtisseries. Il choisit un gâteau, puis deux, puis trois, commande un thé, le savoure à petites gorgées et demande l'addition :

— Six francs quarante, répond la « demoiselle ».

Du coup le soldat se rassied, mais aussitôt, sans sourciller, il se relève, fait le salut militaire et sort en disant :

— Aoh ! c'était trop cher pour moi...

Annie de Pène

Hors d'Œuvre

POURQUOI QU'ON RIGOLE !

On m'envoie d'Espagne une coupure d'un journal madrilène. Le titre de l'article se traduit ainsi : LA VIE A PARIS. — (De notre correspondant particulier.)

Avant de vous en rapporter les principaux passages, je vous préviens qu'il n'y faut voir ni perfidie ni malice. Le journal est ardemment francophile ; son correspondant particulier est sincèrement, nativement persuadé qu'il rend hommage à la façon dont nos civils tiennent et qu'il fera très grand plaisir aux Parisiens en constatant qu'on s'amuse bravement à Paris.

Je vous préviens aussi qu'il n'a rien imaginé, et que son reportage est un modèle d'exactitude et de probité.

Maintenant, voici :

De nouveau, les lumières de Montmartre brillent, la joie de Montmartre égale le monde entier, ses orchestres dominent la voix lointaine du canon. Le bal... vient de rouvrir ses portes et, au son de valses joyeuses, les Argentins, plus nombreux que jamais, apprennent un nouveau tango, le tango à roulettes. Les établissements de nuit bénéficient de l'indulgence de la police ; comme en temps de paix, on joue, on boit, on aime. Comme en temps de paix, on entend parler à Montmartre tous les idiomes du monde, et c'est une preuve que non seulement les Parisiens ne vont pas chercher la sécurité dans les pays neutres, mais que les neutres viennent toujours chercher à Paris la joie de vivre.

Les Allemands qui fréquentent les endroits de plaisir de Montmartre doivent faire d'amères réflexions en pensant aux nuits mornes de Berlin. Ils doivent penser qu'un peuple qui sait ainsi s'amuser n'est pas un peuple vaincu.

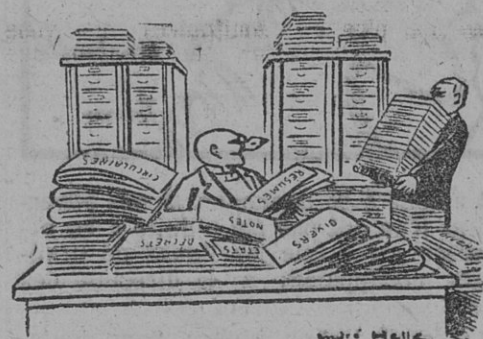
Eh bien ! ce petit article ne m'a pas fait plaisir du tout. Il y a des choses qu'on se dit à soi-même et qu'on n'aime guère se voir servir par des étrangers.

Personne n'aime jouer le rôle d'empêchement de danser en rond, personne ne veut être désagréable aux Argentins qui aiment tant le tango. Alors, pour ne rien voir, on se couche de bonne heure et on ferme les yeux...

Mais vous m'avouerez que pour les Françaises qui ont quelque chose du côté de Verdun, il est un peu agaçant d'apprendre par un journal espagnol qu'on sait si bien s'amuser du côté de Montmartre.

ZETTE.

La crise du papier



Celui qui s'en moque.

Pour faire la... ou les bombes

La main-d'œuvre annamite est précieuse pour son habileté et son activité. On a donc bien fait de vouloir l'utiliser en France pour la fabrication de nos munitions.

Mais la plupart des ouvriers jaunes qu'on nous a expédiés de là-bas donnaient, paraît-il, les plus mauvais résultats : pour que l'Annamite pût résister à ce changement de climat, il eût fallu le choisir d'une santé extrêmement robuste.

On y avait pensé. On avait même imposé une visite médicale sévère aux candidats. Seuls, les plus « costauds » avaient été retenus. Mais, la prime d'en-

gagement touchée, ils achetèrent à bon marché de très malingres remplaçants qui s'embarquèrent à leur place pour aller faire des bombes en Europe, tandis qu'eux-mêmes se bornaient à faire la bombe sur les lieux...

Il faudra imposer, sur le bateau même, une contre-visite d'embarquement. Sans cela, nous recevrons dans nos usines une foule de non-valeurs que nous serons obligés de renvoyer huit jours après leur arrivée.

Images pour la jeunesse

On nous adresse la couverture illustrée d'un cahier scolaire imprimé à Saumur par l'éditeur C. Charrier.

Elle porte ce titre : *La guerre anecdotique* (1914), et ce sous-titre : *Amitié d'un Français et d'un Allemand...* On y voit un soldat boche portant sur ses épaules un soldat français blessé et le sauvant au péril de sa vie.

Au dos, un commentaire dont nous détachons les dernières lignes :

Aujourd'hui, ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Et, quoique le règlement exige que les prisonniers soient mis à part, on laisse souvent côte à côte les deux amis. Rien de plus touchant que de voir l'affection qu'ils se témoignent.

Mais l'Allemand a été, dit-on, atteint mortellement. S'il meurt sur la terre française, il mériterait que des mains françaises lui élevassent un modeste monument.

L'acte de cet humble héros ne console-t-il pas de bien des tristesses ?

Nous recommandons cette œuvre à M. le ministre de l'instruction publique.

Archéologie

On sait que les états-majors des Alliés, après accord avec les autorités grecques, ont adressé à l'armée de Macédoine un ordre du jour recommandant à tout soldat qui découvrirait des vestiges archéologiques d'en avertir immédiatement ses chefs, qui, à leur tour, aviseraient l'état-major. On a annoncé également que des archéologues seraient envoyés sur les lieux et que des fouilles se feraient sous leur direction.

Ces communications ont eu un double résultat :

D'abord la découverte en Macédoine et l'envoi à l'état-major d'une prodigieuse quantité de gamelles rouillées, de cuirs hors d'usage et d'ossements d'origine ovine ou bovine ;

Ensuite, la découverte à Paris même, et parmi les assujettis à la loi Dalbiez, d'une non moins prodigieuse quantité d'archéologues du plus haut mérite, qui se font forts de faire d'innombrables découvertes artistiques si on les charge d'une mission pour Salonique au lieu de les envoyer sur le front occidental.

Compartiment réservé

Le *Diable au Cor*, organe des chasseurs alpins, nous conte l'histoire de quatre soldats qui, partant en permission, trouvèrent insuffisamment rembourrées les banquettes de leur compartiment de troisième classe, car on devient sybarite dans les tranchées.

Ils monteront tranquillement en seconde. Tout alla bien jusqu'à Epinal. Là, des sous-officiers leur donnèrent l'ordre de descendre et de leur céder la place.

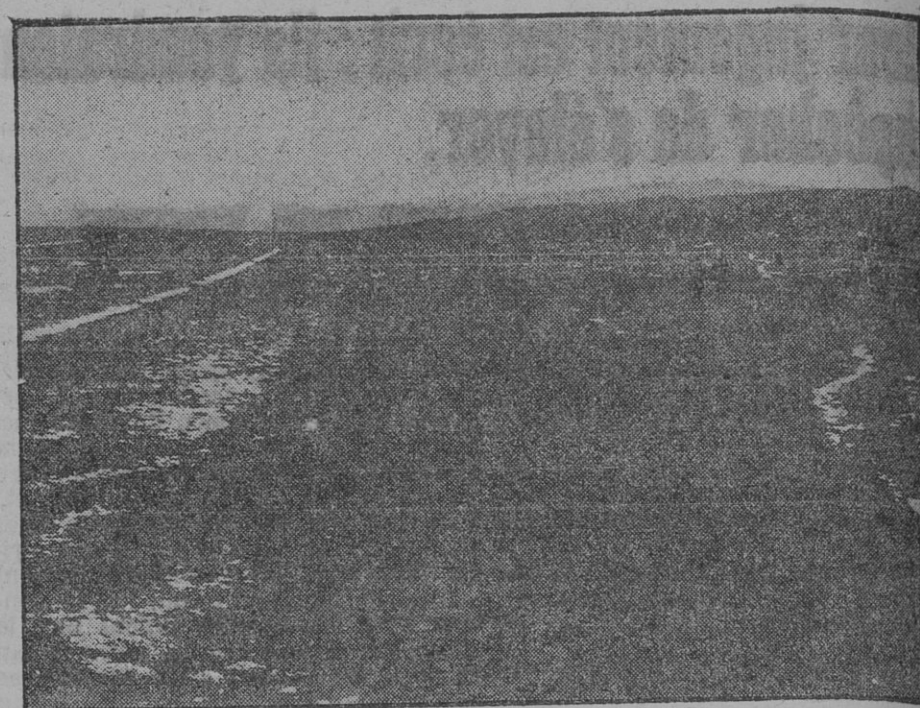
A'ors, un des soldats, qui était infirmier et porteur du brassard de la Croix-Rouge, se pencha vers l'adjudant qui avait pris la parole et lui dit avec un bon sourire :

— Le wagon est réservé pour ces trois « galeux graves » que j'emmène à Lyon... Mais ça ne fait rien ; il y a encore quatre places. Si vous voulez monter...

Cette aimable invitation n'eut aucun succès ; les trois galeux et leur infirmier couchèrent sur leurs positions.

La bataille de Verdun

DE L'ARGONNE A LA WOËVRE



Vue typique de ce que sont les plateaux de Meuse et de Moselle, plates-formes calcaires dénudées qui alternent avec des éperons couronnés de forêts, comme celui du dernier plan. On devine pourquoi je ne veux pas indiquer le point précis où j'ai pris ce cliché, tout à fait aux premières lignes de la bataille, lors de mon récent voyage au front.

Le lundi 21 février, la bataille de Verdun a été déclenchée. Tandis que certains journaux disaient : « Action locale, sans portée militaire, qui ne peut s'expliquer que par des raisons politiques et dynastiques... Et puis, si Verdun même était pris, quel en serait le profit ?... Gigantesque effort pour un maigre résultat ! », nous avons écrit ici même : « Attention ! c'est la grande bataille de l'Est, la grande bataille de septembre-octobre 1914 qui va recommencer... Ou Verdun tiendra, et ce sera l'affermissement de tout notre front oriental. Ou Verdun cédera, et ce sera pour nous un recul qui pourra s'étendre de proche en proche de l'Argonne à la Woëvre, de l'Aisne jusqu'à la Moselle. »

De fait, les premières phases de la bataille de Verdun nous ont déjà fourni cette illustration géographique. Dès que le coup droit et formidable dirigé du nord et du nord-est contre Verdun n'a pas procuré à nos ennemis la victoire escomptée (premières journées de Douaumont, 26-28 février), on peut dire qu'à l'est et à l'ouest de la Meuse toute la Woëvre, d'une part, et toute l'Argonne orientale, de l'autre, se sont enflammées !

Côtes de Meuse et Woëvre : affaires d'Elx-Abatecourt (28 février) ; affaires de Fresnes-en-Woëvre et de Manheulles (le lendemain et le surlendemain) ; mine allemande des Eparges ; bombardement par nos artilleurs de Vigneulles-lès-Hattonchâtel, la grande gare allemande du saillant de Saint-Mihiel, etc.

Argonne orientale : luttes ardentes de part et d'autre du ruisseau des Forges (premiers jours de mars, Côte de l'Oie, Mort-Homme, Béthincourt, Malancourt), tout cela, ne l'oublions pas, à quelques kilomètres seulement des pitons de Vauquois et de Montfaucon.

Aussi bien, depuis le 21 février, le duel d'artillerie se poursuit sans discontinuer de l'Argonne à la Woëvre, exactement de la Fille-Morte, en pleine Argonne, jusqu'à Régnéville, c'est-à-dire à la lisière même du Bois-le-Prêtre.

La solidarité de toutes les parties des deux plateaux jurassiques qui aboutissent au double biseau des Côtes de Moselle et des Côtes de Meuse éclate donc à tous les yeux. Le colosse militaire qui nous fait face a-t-il notre front sur toute cette ligne qui va de Vauquois à Pont-à-Mousson pour tenter d'y découvrir un point vulnérable. Et ce n'est qu'après ces essais insidieux, violents

et impuissants d'artillerie et même d'infanterie qu'il est revenu à la prole sur laquelle il s'était d'abord jeté : Verdun, — plus exactement même les talus, les ravins et les bois qui entourent les parcelles de plateau de 388 mètres qui portent le fort de Douaumont (2, 3, 4, 5 et 6 mars).

La Meurthe et la Moselle, toutes deux nées des Vosges, apportent au Rhin des eaux très vives et comme chantantes, des eaux véritablement montagnardes. Les rives de la région mosellane sont gaies, plus coupées, moins massives que celles de la Meuse. Tout semble moins austère, plus riant même dans la vallée de la Moselle que dans le dur et triste « pays meusien ».

La Moselle qui, à partir du coude de Toul (voir l'Œuvre du 29 février), a résisté à l'attraction, ancienne et périmée, de la Meuse, devient une grande rassembleuse de rivières dont elle entraîne la masse vigoureuse vers le Nord-Est.

A l'ouest, l'Aire, qui allait jadis par la Bar se jeter dans la Meuse, lui a été volée par l'Aisne. L'Aire et l'Aisne, dans la partie supérieure de leurs cours, donnent l'illusion que, de part et d'autre des reliefs boisés de l'Argonne, elles vont suivre une direction nord-sud, parallèle à celle de la Meuse, et qu'elles la rejoindront sans doute. Mais elles tournent court vers l'ouest, et le lit de l'Aisne, en se courbant à travers la Champagne et en attaquant même les reliefs saillants du Nord de l'île de France, se raccorde à l'Oise ; elle fait ainsi partie de ce faisceau si harmonieusement ordonné de sillons d'eau curvilignes qui est le système fluvial de la vaste cuvette géologique du Bassin de Paris. Petite Seine, mais plus que toute autre magnifique rassembleuse de rivières !

Or, entre ces deux réseaux touffus de la Moselle, de la Seine et de leurs affluents, la Meuse coule solitaire, amoindrie, affaiblie et comme affligée, en des méandres nombreux et languissants, sur un lit comat, dans une vallée trop vaste qu'elle s'est façonnée en d'autres temps, en des temps de vigueur et de splendeur. Pauvre fille qui vit chichement dans un palais !

Le palais subsiste cependant. Il subsiste, avec les frises supérieures de ses récifs résistants et les façades ordonnées des pentes plus douces de ses « côtes ». Le sillon nord-sud, superbement et profondément sculpté à travers le plateau de beau calcaire corallien, est toujours là.

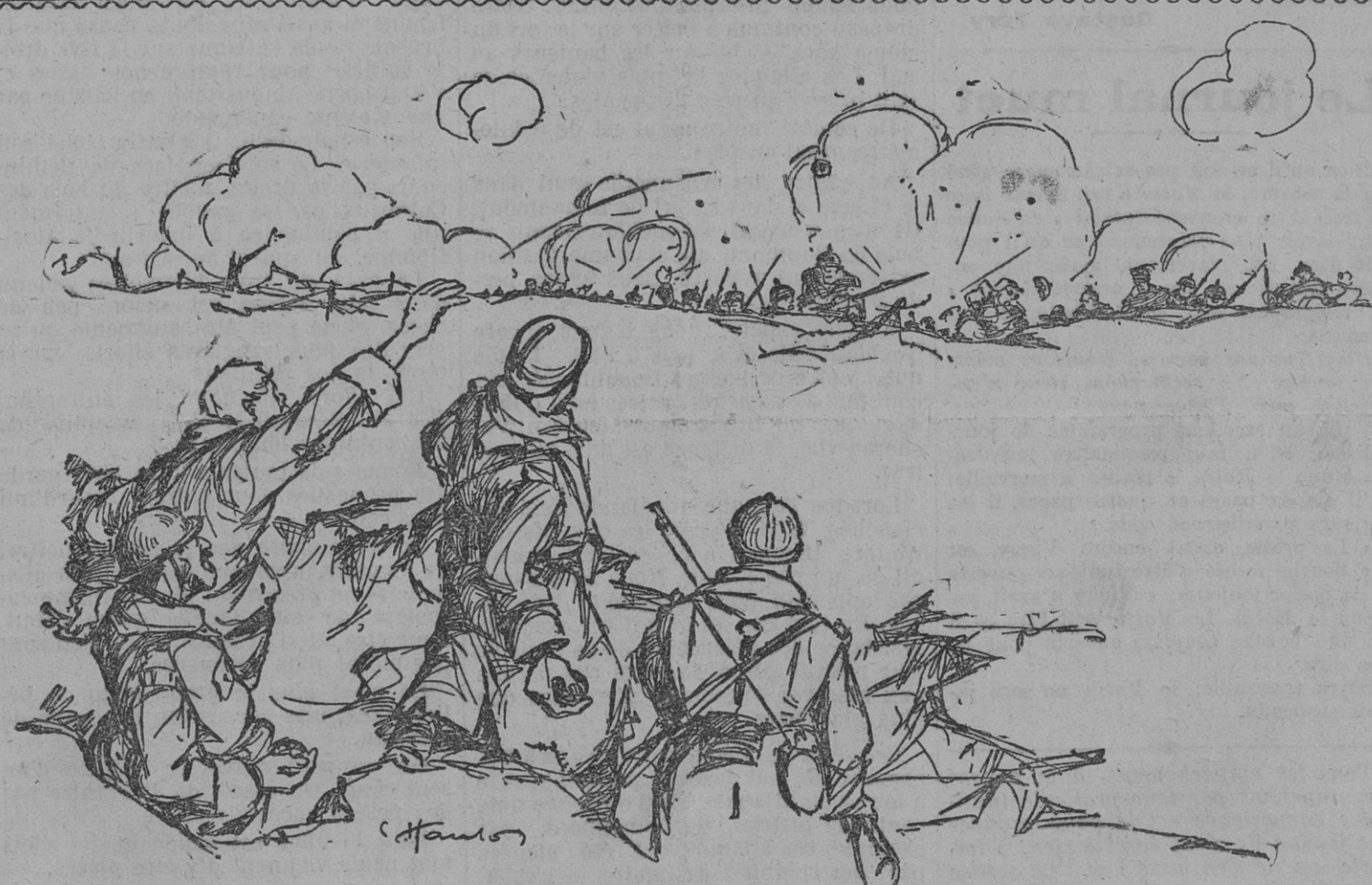
Barrière et bastion tout à la fois. Ligne de camps retranchés bordée de toutes parts de hauteurs prédestinées à la défensive.

Le cours de la Meuse, ce trait géographique indépendant et unique de la France de l'Est, s'inscrit donc avec une vigueur singulière dans la physiologie générale de l'immense bataille de France, Verdun — où la voie transversale très ancienne de Reims à Metz franchit la Meuse — en est le signe militaire, septentrional et capital. La bataille de Verdun, renouvelée, en est l'expression terrible. On comprend dès lors toute la portée et, pourrait-on dire, toute l'éloquence démonstrative de notre surhumaine et victorieuse résistance.

Jean Brunhes
professeur au Collège de France

L'« Eclair » suspendu

Notre confrère Ernest Judot nous communique cette note :



— En voilà des dragées de Verdun !..

ERNEST JUDOT

La France nouvelle

A quoi rêvent nos soldats

— Après la guerre, ce seront les poilus qui feront la politique.

— Bah ! il en reviendra si peu...

Ce mot a déjà été cité souvent. Il n'en est pas pour cela plus exact. Les poilus reviendront très nombreux, au contraire, et sans doute même en reviendra-t-il plus qu'il n'en est parti. Souvenez-vous du nombre auquel atteignent, avec le temps, les héros de Juillet ou les victimes de Décembre ! Il faut escompter, cette fois encore, les miracles de cette sorte et, d'ailleurs, n'en doutons pas, les « poilus » contestables se montreront très vite plus « poilus » encore que les autres.

Et si donc ce sont eux qui feront la politique, quelle politique voudront-ils faire ?

La-dessus personne n'hésite et, de l'extrême gauche à l'extrême droite, chacun répond d'une voix unanime : — La mienne !

M. Renaudot ne doute pas que le socialisme gagnera tort dans cette aventure et M. Maurice Barrès est assuré que le nationalisme et la religion en sortiront enfin triomphants. M. Cail- laux, me dit-on, a confiance. M. Charles Maurras escompte le retour de la monarchie dans des fourgons qui, pour une fois, ne seraient pas ceux de l'invasion.

M. Bonnet, qui a sur ces messieurs l'avantage d'avoir vécu pendant dix-huit mois côte à côte avec les « poilus » dont on préjuge ainsi les intentions, répond dans la *Revue philosophique* :

— Vous vous trompez tous. Vous croyez à une renaissance du sentiment religieux parce que nos soldats assistent aux messes du front, mais ils vont à la messe parce qu'ils n'ont pas le loisir d'aller ailleurs et que les « distractions » sont rares sur le front. Vous escomptez une réconciliation des classes parce que soldats et officiers vivent ensemble dans les mêmes tranchées, mais c'est précisément dans cette promiscuité que les différences sociales apparaissent le mieux...

Et il ajoute, pour les réformateurs : — Vous auriez tort d'escompter des révoltes, parce qu'après la guerre les hommes seront las de batailles, de toutes les batailles.

J'apprécie, je l'avoue, le point de vue de M. Bonnet, et peut-être faut-il l'attribuer à ce que nous avons fait les mêmes expériences, mais je n'ignore pas qu'à ce titre, précisément, nous sommes, l'un et l'autre, suspects à certains théoriciens.

— Vous avez vu, nous dit-on, les choses de trop près pour pouvoir les considérer d'un point de vue vraiment critique et vous manquez d'« objectivité ».

Je ne me cache pas, quant à moi, de manquer de cette chose qui porte un si vilain nom. Aussi bien, n'ai-je la prétention que de jouer le rôle de témoin, et je sais bien que quiconque a vu ne saurait être juge. Je présume que certaines trénes tomberont et certaines colères aussi, car le souvenir du sacrifice comporte des joies que ne donne pas toujours le sacrifice lui-même.

Et je n'ai pas la prétention de deviner ce que penseront plus tard les « poilus », mais j'ai le sentiment très net qu'ils penseront « à autre chose ».

Je ne méconnais pas le grand mérite qu'ont eu à respecter « l'union sacrée » un tas de braves gens, qui n'y ont jamais vu, en somme, qu'une trêve.

Mais je suis intimement convaincu que la trêve des uns sera la paix des autres.

Car c'est justement le propre des batailles, comme celles que nous menions avant la guerre, qu'elles ne sont possibles qu'à condition d'être sans trêves. La plupart des querelles s'apaisent dès qu'elles s'interrompent et presque toutes les passions ne vivent que d'habitude, — les passions politiques comme les autres.

Ne demandez pas à une troupe qui monte à l'assaut de réfléchir sur les résultats stratégiques de son effort. A force de nous battre, nous avons fini par perdre de vue le but du combat. A défaut même d'autre leçon, la vie des tranchées nous aura donné le temps de la réflexion.

Sans doute, nous aurons encore une opinion sur la meilleure manière de percevoir les contributions directes, mais nous aurons beaucoup de peine à nous imaginer qu'une préférence pour une certaine forme d'impôt sur le revenu puisse suffire à fonder une religion politique. Il restera des gens pour aller à la messe et d'autres pour aller à la loge — tout le monde ne peut pas aller au café — mais nous ne serons plus, ni les uns, ni les autres, tout à fait sûrs que le salut du pays dépend de ces fréquentations.

On ne passe pas impunément tant de mois dans les tranchées, attentif et concentré. Quand les luttes politiques reprendront, nous nous apercevrons avant tout qu'elles étaient futiles. Les hommes qui ont continué à vivre dans l'atmosphère des couloirs politiques, des antichambres ministérielles et de certaines salles de rédaction peuvent se demander de très bonne foi ce que les « poilus », retour des tranchées, pourront penser de problèmes qui n'ont point cessé de les passionner.

Il est à prévoir que les « poilus » n'en penseront plus rien. Et, si les anciens partis n'ont point d'autres préoccupations à leur offrir que des préoccupations périmées, il est fort à craindre qu'ils ne se détournent des vieux partis avec un haussement d'épaules.

Ce qu'ils veulent ? Ils ne le savent peut-être pas encore, mais, sûrement, ils veulent autre chose.

Sergent Pangloss

Après la catastrophe de St-Denis

Nous avons, au lendemain de la catastrophe de Saint-Denis, émis le souhait timide que les responsabilités fussent soigneusement établies. Rien encore n'est venu nous fixer, mais ne désespérons pas : il y a dix jours à peine que le fort de la Double-Couronne a sauté...

Quelques secrétaires de la 20^e section d'état-major sont venus nous faire visite. Ils nous ont apporté une déclaration assez troublante : parmi les hommes de corvée chargés de la manutention des grenades à la casemate de la Double-Couronne, se serait trouvé un « engagé spécial », d'ailleurs équivoque, d'origine suspecte, venu tout droit, paraît-il, d'un camp de concentration. Cet engagé, dont ils nous ont indiqué le nom et la classe, se serait enrôlé comme boulangier. Mais un rapide examen aurait démontré qu'il ignorait le premier élément de ce métier, et c'est alors qu'il se serait proposé spontanément pour aller faire des corvées au fort de Saint-Denis. Il serait, du reste, mort avec les autres travailleurs ensevelis sous les décombres.

Nous n'attachons, pour le moment, à ce renseignement pas plus d'importance qu'il ne convient. Il se peut que le malheureux engagé ait été un excellent patriote, un très honnête Français, injustement calomnié. Mais le seul fait qu'il soit aujourd'hui soupçonné jusque dans la mort prouve combien il est nécessaire d'apporter la plus rigoureuse vigilance dans le recrutement et l'affectation des engagés spéciaux. On éviterait, de la sorte, ces suspensions et ces histoires, même en admettant qu'elles ne soient que des légendes.

« Si j'étais un espion, à la solde de l'Alle-

magne, nous disait un de nos meilleurs inspecteurs de la Sûreté, je me ferais « engagé spécial », en demandant à être affecté au ministère de la Guerre. De midi à deux heures, on peut librement pénétrer dans les bureaux, ouvrir les tiroirs, étudier les dossiers... C'est l'idéal pour un espion intelligent. »

Il y a peut-être là quelque exagération. Nous signalons pourtant le fait au ministère de la Guerre, qui voudra, sans doute, en faire son profit, dans l'intérêt de cette défense nationale qu'on défend quelquefois si mal...

Un trafic scandaleux

Le 2 février dernier, nous recevions la lettre suivante de deux industriels qui ont glorieusement fait leur devoir dès le début de la guerre :

Monsieur,

Nous avons l'avantage de vous adresser inclus les propositions que nous venons de recevoir par la lettre ci-jointe. Vous y verrez que la guerre engendre de nouveaux métiers, tel que celui de récupérer des pourcentages sur les sommes payées par le gouvernement en septembre 1914. A cette époque, nous étions très fiers de confier notre voiture à l'armée. Depuis, ayant combattu et obtenu ce que vous appelez les insignes de la gloire, nous ne pouvons accepter que des individus se fassent forts de soutirer au gouvernement des sommes que nous ne réclamons pas, loin de là.

Veuillez agréer, etc.

A cette missive était jointe la lettre-circulaire, que nous avons publiée, avec les commentaires qu'elle comportait, dans notre numéro du 8 février, mais qu'il est indispensable de remettre sous les yeux de nos lecteurs.

La voici :

Monsieur,

J'ai l'avantage de vous informer que je suis susceptible, par mes démarches et mes relations, de vous obtenir un supplément sur le prix de la voiture qui vous a été réquisitionnée, car j'ai lieu de croire qu'elle a été estimée un prix inférieur à sa valeur.

Je prends à ma charge tous les frais que pourra occasionner la réclamation faite par mes soins, et ne vous demanderai qu'un pourcentage sur le supplément que je vous aurai fait accorder.

Je suis à votre disposition, si vous voulez bien me fixer un rendez-vous pour me donner quelques détails sur votre voiture, ou pour envoyer un questionnaire qu'il vous suffira de remplir et de me retourner.

A vous lire, veuillez agréer, etc...

Cette lettre était signée Leroy, nom qui se retrouvait dans l'en-tête avec l'adresse « 31, rue Oudry ».

Notre impression fut que le signataire était quelque homme d'affaires plus ou moins touché, un de ces anciens clercs d'huissier, comme on en voit tant à Paris, qui se chargent de circuler dans le maquis de la procédure moyennant un pourcentage quand ils pensent réussir ou une rémunération quelconque lorsqu'ils doutent du succès. Leur métier, dans certains cas, est tolérable, mais, en l'occurrence, il s'agissait, comme le disaient si bien nos industriels, d'amener des gens qui ne demandaient rien à faire une réclamation à l'Etat et à lui soutirer de l'argent.

Dans les circonstances actuelles cela devenait donc odieux et notre devoir était de mettre fin à un pareil trafic. Nous avons pensé qu'un simple avertissement suffirait et c'est pourquoi nous avons publié la lettre incriminée sans donner le nom du signataire. Mais, nous nous étions trompés : nous avons eu depuis la preuve que ce commerce continuait de plus belle et l'on nous a renseignés sur le compte de la personne qui s'y livre.

Cette personne est une femme qui, malheureusement, ne ment pas lorsqu'elle se dit « susceptible de faire obtenir un supplément sur le prix des voitu-

res réquisitionnées ». Nous disons malheureusement parce qu'elle ne peut réussir qu'avec l'aide de certains fonctionnaires qui, eux, sont parfaitement en situation de lui donner les adresses des propriétaires d'automobiles et de faire droit aux réclamations de ces derniers quand on les a poussés... à réclamer.

Ces fonctionnaires sont, nous n'en doutons pas, des instruments tout à fait inconscients, mais il est déjà très fâcheux qu'on puisse supposer un instant qu'ils sont complices.

Aussi pensons-nous qu'à l'avenir ils y mettront moins de complaisance et qu'ils s'empresseront de bannir, des bureaux où elle peut circuler trop librement, celle qui les compromet.

Il y a scandale et il faut que ce scandale cesse.

La Crise de l'essence

La pénurie complète continue pour Paris. Quelques péniches chargées d'essence sont arrivées à Pantin, mais l'intendance les a requises. Elle a d'ailleurs signifié aux raffineries que la quantité d'essence nécessaire aux besoins de l'armée étant, en raison de la bataille de Verdun et de l'intensité du trafic automobile, portée du simple au double, aucune distribution à la population civile ne pourrait être faite jusqu'à nouvel ordre. Il faut donc prendre patience et attendre la décade de la Seine, qui permettra les gros arrivages par bateaux, suspendus depuis quelques semaines.

Un bel ordre du jour

Le colonel d'un régiment de Milan, qui, après huit mois de tranchées a été envoyé en seconde ligne, a adressé à ses soldats un ordre du jour qui vaut d'être cité :

D'ici peu de jours, le régiment se re-pliera en seconde ligne, et pour nous sera fermée la première période de la guerre. Avant de vous éloigner de ces positions où nous avons fait nos premières preuves, où nous avons eu le baptême du feu, où, sans les oublier, nous laissons nos morts ensevelis au plus grand poste d'honneur, je vous dis à tous, soldats du régiment : « Bravo ! Vous avez fait ce que je vous ai commandé de faire, moi, qui ne faisais aussi qu'obéir, et vous l'avez fait comme je le voulais, avec une âme saine... » Puis, vous irez par groupes en permission. Ouvrez alors votre âme à tout le trésor de tendresse que mères, épouses, fils ont en réserve pour vous ; mais gardez fixée dans l'esprit cette pensée que la guerre n'est pas finie, et qu'au fond même de ce trésor de tendresse est écrit le devoir absolu de la continuer jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire certaine.

Ne racontez pas de prouesses que vous n'avez pas faites ; n'inventez pas d'héroïsmes invraisemblables... Mais n'inventez pas non plus des souffrances que vous n'avez pas supportées, des difficultés que vous n'avez pas connues, des découragements que vos fermes cœurs n'ont jamais eus : cela serait criminel ! Ce serait détruire la confiance de nos vieillards ; l'enthousiasme des petits soldats de demain, la tranquillité de nos femmes... Vous pouvez dire que la guerre est douloureuse, mais ajoutez que plus forte que toute douleur est votre confiance. Vous pouvez dire que la guerre n'est que sacrifice, mais ajoutez que, lorsque vous avez fait les plus grands sacrifices, c'est alors que vous vous êtes sentis transportés plus haut...

Rappelez-vous que c'est votre devoir d'apporter avec vous la sérénité dans vos familles et soyez sereins, et soyez gais. Mais n'oubliez pas que, sur tout le front, on va continuer à lutter, et que ce serait faire tort à vos frères d'armes que de vous abandonner, pendant votre repos, au vice, à la débauche, ou seulement de vous montrer publiquement en fête, oublieux, étrangers à notre guerre...

On ne saurait mieux dire.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien, pour chaque changement d'adresse, nous envoyer l'une des dernières bandes de leur journal, en l'accompagnant de 0 fr. 50 en timbres-poste.

L'« Oeuvre » militaire

Soixante-quinze millions GASPILLÉS

Voulez-vous gagner à coup sûr quarante millions par an ? Ne parlez pas tous en même temps, on ne s'entend plus ! D'ailleurs, ne vous excitez pas, ce n'est pas au public que je pose la question, c'est à l'Etat. L'Etat étant muet par définition, et ne répondant rien, je vais tout de même lui donner le « tuyau ». Le voici :

Il y a en tout, aux armées et à l'intérieur, automobiles militaires, donc conducteurs. Beaucoup de ceux-ci trouvent qu'un moteur c'est dur à mettre en marche, que, parfois, ça a mauvais caractère et que ça « rue », démonstration des plus fâcheuses pour le poignet de l'opérateur. Alors, pour supprimer, ou tout au moins pour diminuer ces inconvénients, on laisse tourner le moteur à l'arrêt... Voitures d'ambulances qui attendent aux portes des hôpitaux ; camions qui chargent ou déchargent ; autos qui attendent leurs officiers ; en entend-on de ces moteurs qui ronronnent paresseusement et inutilement ! On restera certainement au-dessous de la vérité en disant que, l'une dans l'autre, sur l'ensemble, chaque automobile militaire brûle inutilement son essence pendant dix minutes par jour. En tablant sur une consommation moyenne, au ralenti, de litres à l'heure, cela fait en chiffres ronds deux cent mille litres d'essence vaporisés chaque jour en pure perte, soit 110.000 francs jetés en l'air, et quarante millions par an !

Si, depuis le commencement de la guerre, on avait interdit, par des sanctions sévères, de laisser tourner les moteurs militaires à l'arrêt, nous aurions soixante-quinze millions de francs de plus dans nos poches et cent quatorze millions de litres d'essence de plus dans les magasins ! C'est un joli denier et un joli stock. Cela aurait évité la crise de l'essence et diminué les préoccupations pour l'avenir... Mais il est un proverbe disant qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. A quand la circulaire interdisant formellement de laisser tourner les moteurs à l'arrêt ?

Mortimer-Mégret

LE "TIP" remplace le Beurre
Auguste PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (145 le 1/2 kg).

RÉPONSES

Mme Linobel. — 1^o Oui. Demande au ministre par la voie hiérarchique. Doit être obligatoirement transmise. 2^o La décision de la commission de réforme ne paraît pas irrégulière. S'il juge qu'elle l'est, il peut en appeler au ministre. 3^o Oui, tant que son mari n'a pas retrouvé ses capacités de travail.

Nissnos. — Adressez une demande écrite en signalant votre cas au général commandant le département de la Seine.

238. — Cela dépend des médecins. Eux seuls peuvent décider. Vous avez droit à un certificat d'origine.

Albert, classe 07. — Votre situation est réglée jusqu'au 29 juin 1916. Vous repasserez à cette date.

T. M. 246. — Non. Vos sept jours vous enlèvent le droit.

Paganus 124. — Vous devez repasser devant la commission de réforme le 8 avril 1916.

P. A. M. Alfortville. — Cela dépend de la commission. Réclamez à la mairie et au préfet de la Seine.

Artilleur 1902. — Si vous étiez récupéré service armé, vous auriez des chances d'être reversé dans l'artillerie, mais ce n'est pas un droit.

LES LIVRES QU'ON LIT

PRELIMINAIRE. — M. PAUL DE LÉONI. Deux dates : 1870-1914 (P. Lethielloux, édit.).

La guerre qui développe, hors de toute mesure, le goût et la consommation de l'imprimé, frappe, néanmoins, la production littéraire d'une morne stérilité. Ici, le calme, la liberté d'esprit font défaut. Qui se plait au jeu des belles formes, au charme du bien dire, aux lettres enfin ? Qui peut s'intéresser encore à quelque œuvre que ce soit, en dehors du conflit dont l'issue établira demain le sort de l'Europe et du monde ? « Je n'entends que ma plume qui grince au milieu du silence général », écrivait au quatorzième siècle un moine épargné, dans son cloître, par la ruée immense des Barbares.

Aujourd'hui, certes, les plumes grincent du levant au ponant ; elles grincent même plus que jamais. Elles font, à elles seules, un bruit d'enfer. Brochures, pamphlets, journaux, libelles de toute sorte ; le public s'arrache à « les papiers qui parlent ». Et tel qui ne savait l'orthographe ni la syntaxe s'est, depuis la guerre, installé journaliste, pour son profit et sans la moindre objection du bon lecteur. Le drame, le roman, la poésie (en attendant un poète) relèvent au jour le jour tant de faits hébraïques, les gestes de la France en armes, ceux de tout son génie et de tout son cœur. Cela, fort généreux sans doute, et la plupart du temps, l'art fait défaut ; les coups de facture abondent, les gestes de cinéma. Car, si le public est incapable de prêter son attention à tout autre sujet que la guerre, il ne veut pas être non plus dérangé dans ses habitudes : et les factures, les imprimés triviaux ont de quoi le satisfaire. Ils ne renferment quoi que

ce soit qui dépasse le niveau du marchand de vins.

Aussi les philosophes, les maîtres qui déduisent, au jour le jour, cette haute épopée, ont seuls, justement, retenu l'audience des personnes cultivées que l'animent point les larmes de théâtre ou les vociférations de carrefour. L'histoire en effet, est, à présent, la seule forme littéraire digne d'intéresser les bons esprits. Le *Figaro*, l'*Echo de Paris*, l'*Homme Enchaîné* (besoin est-il de dire sous quels noms ?) donnent la substance des livres que, plus tard, consulteront ceux qui voudront parler de la Grande Guerre, alors que la production native — poèmes de la Croix-Rouge, drames illacymés, nouvelles franco-allemandes (qui n'ont pas encore trouvé leur Maupassant), romans tricolores et pieux — sera, depuis longtemps, périmée et défunte dans tous les souvenirs. Il n'est, en ce moment, d'autres livres que ceux dévoués aux études historiques. De ceux-là seuls traitera la présente chronique, en attendant le chef-d'œuvre que ne peuvent manquer de susciter les événements. Ce chef-d'œuvre est-il près d'apparaître ? On en pourrait douter, quand on songe à ce que fut l'école de l'Empire et que les auteurs contemporains d'Austerlitz ou d'Iéna se nommaient Luce de Lancival, Raynouard, Esmeiard et Pigault-Lebrun. A la chute de Napoléon, Victor-Hugo avait treize ans !

Voici les recherches des esprits lucides qui, dans le choc des armes et cette effroyable destruction d'hommes, recherchent les nécessités économiques, la loi d'airain qui motive de tels massacres et de tels bouleversements. Les invectives ou les récriminations et les rodomontades, les braves lieux communs dont se délecte la sentimentalité du vulgaire n'auront ici

qu'une petite place, la place ouverte à l'humour, — aux dessinateurs de la guerre. Ceux-là, du moins, combien qu'ils flagorment les passions du public dans ce qu'elles ont de moins relevé, méritent qu'on en parle. C'est un document, une contribution de premier ordre qu'ils préparent aux chercheurs de l'avenir. Daumier suffit à comprendre l'ère philippine ; le crayon de Gilray raconte l'Angleterre de George IV mieux que tous les pamphlets d'un temps où la satire manquait, néanmoins, de discrétion autant que d'urbanité.

Flaubert conseillait au critique de formuler, en tête de ses éloges, une déclaration de haine ou d'amour. On ne parle bien, en effet, que si l'on est ému. La passion est, en matière d'art, la meilleure conseillère. Et l'histoire, l'histoire elle-même, que tous les pions roclament impartialement, n'a vécu, de Tacite à Michelet, en passant par Saint-Simon, que grâce au courroux, à la véhémence, à la rigueur de ses partis pris.

En attendant que la France goûte les fruits heureux de la paix, en attendant que la parole soit rendue aux mandarins et qu'il soit permis de houspiller à nouveau la charlatannerie, et la camaraderie, et le humbug, si bien venus dans un monde où les « prières d'insérer », les notes d'éditeurs occupent l'emploi de Sainte-Beuve, de Gautier ou de Prévost-Paradol, cette passion, favorable aux jugements esthétiques, sera commune, aujourd'hui, à quiconque porte le nom de Français, car elle n'est autre qu'un grand zèle pour la France, un espoir illimité dans sa victoire et sa grandeur.

M. Paul de Léoni débute fort jeune apparemment dans le journalisme de province, et la clientèle de feu Paul de Cassagnac. Il rédigeait, à Tarbes, au temps de l'Ordre Moral, un journal bonapartiste, l'*Ere Nouvelle*, dont ses articles véhéments, brutaux et forts en gueule couraient agréablement le ron-ron patriarcal. De ces dé-

buts M. Paul de Léoni garde quelques facons un peu brutales de discuter les faits et d'exposer ses vues. Ces réserves faites, le livre de M. de Léoni mérite d'être lu. En remettant au point quelques fanfaronnades, après avoir échenillé ces pages de basses invectives qui déshonorent tout d'abord celui qui les profère, on y trouvera un exposé limpide et savoureux des causes qui, en 1870, ont suscité la défaite, ainsi que des raisons permettant d'espérer, en 1916, une victoire définitive sur l'Allemagne, la fin du cauchemar dont elle oppresse, depuis quarante-quatre ans, l'Europe et le monde civilisé.

Dans les six premiers chapitres, M. de Léoni résume avec précision les événements qui conduisirent la France à la catastrophe de Sedan, au siège de Paris, à cette lugubre campagne de 1870, où, sans chefs, sans pain, sans vêtements, proménés à droite, à gauche, suivant le hasard des grandes routes, l'armée française fondait comme la neige au soleil avant même d'avoir pu combattre et reconnaître l'ennemi. L'auteur a, sans doute, une connaissance du livre haineux, rancunier, mais parfaitement documenté, paru, il y a trente ans, chez Flammarion, sous le nom d'auteur, sous ce titre : *Le dernier des Napoléons*. Cette diatribe émanait du comte de Beust, ex-ambassadeur d'Autriche à Paris, qui, ami personnel de l'archiduc Maximilien, ne pardonnait pas à Louis-Napoléon la tragédie de Queretaro. En dépit du venin, peut-être à cause du venin, le pamphlet du comte de Beust fournit une lecture instructive et non moins plaisante. De la campagne d'Italie au rapt des duchés danois, de Sadowa à la débâcle de l'Empire, on peut suivre l'enchaînement des faits, la logique impitoyable qui mène aux abîmes l'empereur Napoléon III.

M. Paul de Léoni traite vigoureusement tout ce prologue du drame qui se déroule à présent, sur la terre et sur la mer. Il campe, dans une lumière crue et véridique, la sombre figure de Bismarck, ce Cavour

brandebourgeois qui n'eut, pas, certes, les grâces du modèle, mais fut aussi rusé, aussi implacable que lui. Pour les intelligences ouvertes aux choses de l'Allemagne, Bismarck est l'homme représentatif de la nation. Maurice Ardn, le pédagogue sanguinaire, le capitaine Scharpenort, von Bernhardi, les théoriciens de la rapine et du massacre montrent à peine un reflet du chancelier défunt. Bismarck fut le type du joueur heureux. Nulle chance ne lui fut dénie. Il connut même, à la fin de sa carrière, l'ingratitude et la noirceur de l'élève impérial formé par son génie : il obtint, cet homme de proie, un honneur inattendu, celui de mourir comme un sage, après avoir épuisé toutes les coupes du triomphe et de l'orgueil. C'est à détruire son œuvre méfaste que s'acharnent les Alliés. Or, ce n'est point l'historien couronné du voyage en Orient, ce n'est point le manchot frappé au bras par le cancer des Hohenzollern, le fils odieux et quasi-parricide qui pourra continuer la tradition des Bismarck. C'est pourquoi le monde cessera bientôt de vivre « sous le régime d'une paix armée pire que la guerre, dans un éternement, une iniquité, plus funeste que l'action décisive ».

Cette action s'accomplit aujourd'hui. Que les ennemis de l'Allemagne sortent vainqueurs de la terrible épreuve. Ce sera désormais sur le terrain économique, dans l'ordre financier, qu'ils auront à combattre l'avidité Germanie.

Et son commerce, dont l'invasion n'était pas moins redoutable que celle de son armée, aura cessé d'encombrer les marchés de l'Univers, de faire à tous les producteurs qui ne sont pas allemands la plus cynique et la plus redoutable concurrence.

A la production allemande — quelle qu'en puisse être la qualité — il est, avant tout, urgent de donner des frontières. Vainqueurs sur le champ de bataille, l'importera aux Alliés de ne se laisser battre dans leurs banques ni dans leurs comptoirs !

Laurent Tailhade

DERNIÈRES NOUVELLES

Un nouveau complot boche aux États-Unis

Washington, 12 mars. — On signale que des poursuites sont exercées contre le consul général d'Allemagne et les agents subalternes du consulat de San-Francisco, ainsi que contre le consul de Turquie. Ces agents sont accusés d'avoir fomenté un complot dans l'ouest des États-Unis pour détruire les fabriques de munitions. On leur reproche également d'avoir ravitaillé le *Leipzig* dans les eaux américaines.

Une indiscretion a permis d'apprendre que la déposition la plus intéressante au procès sera faite par un témoin qui aurait vu apporter des bombes du consulat d'Allemagne.

Quant au consul de Turquie, qui était employé au *Norddeutscher Lloyd*, il affirmait qu'il était de bonne foi en signant, sur l'ordre de ses patrons, des chèques dont il ne connaissait pas les destinataires.

Autour de Salonique

Les Bulgares pillent les Grecs

Les Bulgares continuent, semble-t-il, à molester la population grecque dans les territoires qu'ils occupent. A Bérat, ils ont dit-on, pillé les maisons, chassé les habitants grecs et donné vingt-quatre heures au métropolitain pour quitter la ville, sous peine d'internement.

Nos avions bombardent les lignes bulgares

Athènes, 12 mars. — On mande de Salonique que des avions français ont survolé les positions bulgares, sur lesquelles ils ont lancé des bombes. Les garnisons bulgares de la frontière, à Macikovo et à Doiran, ont été remplacées par des Allemands.

Suivant le journal *Kairi*, la Banque nationale a avancé au gouvernement deux millions et demi de drachmes pour faire face aux besoins financiers.

Bombardement de Varna par la flotte russe

Rome, 12 mars. — On mande de Bucarest au *Messaggero* que la flotte russe a violemment bombardé le port de Varna : sept voiliers, qui étaient partis de Constantza pour aller à Constantinople, ont été coulés.

Croiseur auxiliaire anglais coulé

Londres, 12 mars. — L'amirauté anglaise communique :

« Le croiseur auxiliaire anglais *Fauvette* a été coulé par une mine au large de la côte est.

« Les pertes sont de 2 officiers et 12 hommes. »

EN GRÈCE

Corfou, 12 mars. — On signale à Bérat la présence de 1.500 Albanais, la plupart Merdites, commandés par des officiers autrichiens.

Les chefs des armées roumaines

Berne, 12 mars. — D'après un télégramme de Bucarest à la *Gazette de Francfort*, les nouveaux commandants des trois armées roumaines seront nommés le 14 avril prochain. Ce sont les généraux Alexandre Averesco, Cotesco et Présan.

LA BATAILLE DE VERDUN

Mensonges allemands

L'unique commentaire que la propagande allemande consacre à la bataille de Verdun est une simple paraphrase du communiqué, qui annonçait la prise du village et du fort de Vaux. Il y est dit, en outre, que les opérations suivent le cours prévu, sont même en avance et « qu'il n'y a pas eu le plus petit accroissement ».

Malgré ces assurances destinées à raffermir des espérances chancelantes, le peu de place que tiennent ces commentaires dans l'ensemble des informations de propagande est à lui seul symptomatique.

Trophées turcs à Pétrograd

Péetrograd, 11 mars. — Aujourd'hui ont été apportés à Péetrograd deux drapeaux turcs pris à Erzeroum, ainsi que les clefs de la forteresse ottomane.

Communiqué belge

Actions d'artillerie de forte intensité sur tout le front de l'armée belge. Lutte à coups de bombes au sud de la Maison du Passer.

Communiqué russe

Péetrograd, 11 mars. — Communiqué du grand état-major. — Front occidental. — Deux détachements considérables d'éléments allemands qui ont tenté d'approcher de nos tranchées, près des rivières d'Oudamain et de Susey, ont été dispersés par nos tirs.

Notre artillerie lourde a dispersé une colonne ennemie marchant dans la région du flanc droit des positions de Dvinsk.

L'artillerie allemande a canonné pendant une heure et demie la gare de Kalkouny.

Dans la région au nord-est de la bourgade de Kolki, nous avons repoussé une tentative faite par d'importantes fractions ennemies pour approcher de nos tranchées.

Dans la région de la Strypa moyenne, au cours de rencontres de nos éclaireurs avec des postes ennemis, nous avons fait des prisonniers.

A l'est de Czernovitz, notre artillerie a canonné avec succès une batterie ennemie en marche.

Nous avons constaté une explosion de projectiles parmi les canons et les caissons de l'adversaire.

Front du Caucase. — Notre avance continue.

Communiqué Italien

Rome, 12 mars. — Commandement suprême. Dans la zone la plus élevée du théâtre des opérations, l'activité de nos troupes a continué à être entravée par des intempéries persistantes. La hauteur de la neige dépasse dix mètres dans certaines localités.

L'action de notre artillerie a été intense et efficace le long de tout le front de l'isonzo moyen jusqu'à la mer. Quelques parties des lignes ennemies ont été endommagées ; les défenseurs en ont été délogés et battus ; les batteries ennemies ont été, en plusieurs endroits, réduites au silence.

Pendant les arrêts du tir de l'artillerie, notre infanterie, sur les hauteurs couches de neige ou sur les pentes boueuses, a attaqué les positions ennemies et les a bombardées avec des grenades à main. Des détachements ennemis, accourant en renfort, ont été l'objet de tirs ajustés de notre artillerie et des rafales de mitrailleuses. — Signé : CADORNA.

Collision de trains

Un train omnibus allant de Brest à Chartres a été tamponné, samedi soir, à la Loupe par un train de marchandises qui, normalement, doit se garer à la station précédente pour le laisser passer. Deux voitures de queue, qui contenaient un détachement de militaires, ont été brisées et l'on a eu à déplorer la mort de sept d'entre eux. On compte, en outre, une cinquantaine de blessés. On n'a pu encore préciser les causes de l'accident, mais l'existence d'un épais brouillard semble avoir joué un rôle important dans la catastrophe.

L'entrée en guerre du Portugal

L'opinion au Brésil

Rio-de-Janeiro, 11 mars. — La population prend un vif intérêt à l'entrée du Portugal dans le conflit européen ; la presse continue à s'occuper de cette question et adresse des éloges au Portugal.

Les membres de la Chambre de commerce se sont réunis et ont pris plusieurs décisions importantes ; des souscriptions sont ouvertes en faveur de la Croix-Rouge ; le comte Agrolongo a souscrit 16 contos ; des manifestations populaires de sympathie en faveur du Portugal se produisent dans les rues.

Le colonel brésilien Joao Joze Mello a offert ses services au consulat et proposé de prendre part à la guerre avec les Portugais.

L'opinion en Angleterre

Londres, 12 mars. — L'*Observer* expose en ces termes l'importance de l'entrée du Portugal en guerre :

« Le Portugal, écrit-il, se trouve situé au point de croisement des grandes routes maritimes conduisant en Amérique, au Cap, et dans la Méditerranée. S'il était resté neutre, un adversaire qui, comme l'Allemagne, fait la guerre au commerce maritime au moyen de sous-marins et de vaisseaux du type *Moewe* aurait pu, sans violer sa neutralité, tirer un parti très grand de ses côtes et de ses ports. Les Allemands ont toujours désiré avoir une base d'opérations dans l'Atlantique. Il est inutile d'insister sur les avantages que nous pourrions recueillir du libre usage des îles portugaises dans l'Atlantique pour la lutte que nous devons soutenir contre la campagne sous-marine. »

« D'autre part, l'accès du Mozambique pourra faciliter notre campagne contre la colonie de l'Est Africain. »

Le sort des sujets portugais en Allemagne

Berne, 12 mars. — On télégraphie de Berlin à la *Nouvelle Gazette de Zurich* que les sujets portugais présents en Allemagne vont être internés, ou tout au moins soumis à l'obligation stricte de la résidence, avec ordre de se présenter régulièrement à la police. Le Conseil fédéral émettra l'interdiction de faire du commerce avec le Portugal ; les entreprises de sujets portugais en Allemagne seront mises sous séquestre et une prohibition d'exportation sera prononcée contre les marchandises portugaises.

Les rapports austro-portugais

Genève, 12 mars. — Voici la réponse faite par le ministre de Portugal à Vienne à un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* venu l'interviewer sur la question des rapports austro-portugais, telle que la publie le journal viennois :

« Je suis sans nouvelles officielles du Portugal depuis quelque temps ; je puis cependant affirmer qu'il n'y a aucun conflit entre le Portugal et l'Autriche-Hongrie. Depuis des siècles, il n'a cessé de régner entre les deux pays une sympathie qui est devenue une tradition. Je crois qu'aucun Portugais ne me contredira si j'exprime le souhait que cette sympathie, cette amitié, puissent subsister. Il doit y avoir dans les ports portugais des navires austro-hongrois. Je n'ai pas connaissance qu'ils aient été saisis ou qu'on ait l'intention de les saisir. »

Explosion de munitions

Des wagons chargés de munitions anglaises, garés à Grand-Quevilly, à quelques kilomètres de Rouen, ont fait explosion, sans doute par suite du choc d'une caisse que des soldats auraient laissée tomber.

On a à déplorer la mort de sept hommes. Les dégâts matériels sont peu importants.

Nos crimes

Les cyniques malfaiteurs que nous sommes n'hésitent pas à placer sous les yeux du lecteur un extrait de notre casier judiciaire. Personne, ainsi, n'aura plus le droit d'ignorer l'étendue et la noirceur de nos crimes.

EXTRAIT DU CASIER JUDICIAIRE

Nom : L'ŒUVRE.

Prénom : QUOTIDIENNE.

Née à Paris, le 10 septembre 1915.

Date, relevé et motif des condamnations :

29 septembre 1915. — 2 jours de suspension : a publié un communiqué allemand annonçant une victoire française.

8 octobre 1915. — 17 jours de suspension (libération conditionnelle le 13 octobre) : a publié quinze lignes d'un article de Georges Clemenceau.

20 décembre 1915. — 4 jours de suspension : a publié une information annonçant le voyage du général de Castelnau à Salonique.

6 mars 1916. — 16 jours de suspension (libération conditionnelle le 13 mars) : a découpé dans le *Petit Parisien* et le *Journal* vingt lignes d'un article de Georges Clemenceau.

Pour extrait conforme :
Le greffier de la censure,
Ilhizable.

A la mémoire d'un martyr

La Ligue des Droits de l'Homme avait organisé hier, dans la salle des fêtes de la mairie du IV^e arrondissement, une manifestation en l'honneur d'Eugène Jaquet, fusillé par les Allemands dans des conditions particulièrement odieuses.

Des discours ont été prononcés par MM. Morin, député du Cher, ami personnel d'Eugène Jaquet ; Werquin, avocat à Lille ; Lebas, maire de Roubaix, et Ferdinand Buisson, président de la Ligue des Droits de l'Homme.

L'Appel des classes 1887 et 1888

Différentes informations ont été mises en circulation au sujet de l'appel possible des classes 1887 et 1888. Une note officielle met la question au point. En voici le texte :

« Le gouvernement se préoccupe de remplacer les hommes du service armé qui sont employés dans les usines de fabrication de munitions par des hommes d'une classe plus ancienne.

« Il est donc probable qu'une partie de la classe 1888 sera mise à contribution pour ce remplacement.

Condamnation d'un maire

Le conseil de guerre du 11^e corps, siégeant à Nantes, a condamné à cinq ans de travaux publics et 1.000 francs d'amende le maire de Persquern (Morbihan), qui, étant mobilisé, avait apposé le cachet de la mairie sur des pièces fabriquées par lui pour faire croire qu'il était père de six enfants vivants, et bénéficier des avantages réservés aux pères de familles nombreuses.

1^{re} Marque Française

CRÈME SIMON

Unique pour la toilette

La surabondance des matières nous oblige à ne reprendre que demain la suite de notre feuilleton, les Mystères de Corneville, avec un court résumé des huit numéros déjà parus.

LES SPECTACLES

Ce soir :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Relâche.
OPÉRA-COMIQUE. — Relâche.
OPÉRA. — 8 h. — Relâche.
VAUDEVILLE. — 8 h. 30. — *Cabiria*.
TH. SARAH-BERNHARDT. — Relâche.
GAIÉTÉ. — 8 h. 30. — *Coralie et Cie*.
GYMNASE. — 8 h. 45. — *Les Deux Vestales*.
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — *Le Poilu*, etc.
VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — *Depuis six mois, l'impression du Psalme*, la Bonne Intention.
PORTES-SAINTE-MARTIN. — La Femme Nue.
ATHÉNÉE. — Relâche.
RENAISSANCE. — 8 h. 30. — *Une Nuit de Noce*.
TH. REINE. — 8 h. 30. — *Madame Sans-Gêne*.
CHATELAIN. — Relâche.
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 15. — *Kil*.
NOUVEL-AMBIGU. — Relâche.
TRIUMPH-LYRIQUE. — Relâche.
FOLIES-BERGERE. — 8 h. 30. — *A la Parisienne*.
OLYMPIA. — 8 h. 30. — *Polaire*.
CONCERT MAYOL. — 8 h. 30. — *Spectacle varié*.
MONCEY. — 8 h. — *Si j'étais Roi*.
ALHAMBRA. — 8 h. 30. — *Attractions*.
GAPCINES. — 8 h. 15. — *En franchise*. Oh ! pardon !
DEJAZET. — 8 h. 30. — *Les Fiancés de Rosalie*.
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. — *L'Homme qui fut aimé*.
L'Expérience du docteur Lorde.
SCALA. — 8 h. 30. — *Hardi, les bleus !*
CIGALE. — 8 h. 30. — *L'Enfer des Reves*.
EDRARD. — 8 h. 15. — *La Cravatte*.
BU-TA-CLAN. — 8 h. 30. — *Le Voyage de Corbillon*.
EUROPÉEN. — 8 h. 30. — *Pan ! sur les K...boches*, revue.
GAIÉTÉ-ROCHECHOUART. LA PIE QUI CHANTE, CASINO DE PARIS ET NOUVEAU-CIRQUE, à 8 h. 30. Attractions.
OMNIA-PARIS. — Spectacle varié de 2 à 11 h.
ARTISTIC-CINEMA PATHE. — 8 h. 30. — *Matinées* jeudi, dimanche, 2 h. 30.

Pharmacie de Famille GOMENOL

Puissant Antiseptique Général
INOFFENSIF, CALMANT et CICATRISANT
Souverain contre toutes les infections, inflammations et suppurations quel qu'en soit le siège.
Brûlures, plaies, abcès, coliques, dysenterie, rhumes, catarrhes, mauvaise haleine, corvées, maux de dents et de gorge, aphtes, etc., etc.
Crevasses-Engelures-Gelures
LES PRODUITS DU GOMENOL
sont dans toutes les Pharmacies. Renseignements et échantillons : 17, rue Ambroise-Thomas, Paris.

EXIGEZ PARTOUT LE

LION NOIR

CIRAGE - CRÈME

La Grande MARQUE FRANÇAISE

Fernand George 91 Grande Rue Montrouge

MILITAIRE réformé, père de famille, cherche gérance de domaine pour refaire sa santé. Références absolument sérieuses. S'adresser aux bureaux de l'Œuvre.

FEMME de militaire réformé et malade, cherche leçons français, anglais, dessin, peinture, musique. Est diplômée brevet supérieur. Excellentes références. S'adresser aux bureaux de l'Œuvre.

TRAVAUX DE DACTYLOGRAPHIE, les 100 lignes, 0 fr. 60 — S'adresser tous les matins à Mme Laurent, 7, rue des Quatre-Vents, Paris (VI).

Le gérant : ANTOINE KLEINSTEIN.

Imprimerie WELHOFF et ROGEE
16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

Les idées qui passent...

Bocheries parisiennes

Si, pendant quelques jours, par ordre supérieur, l'*Œuvre* a été suspendue, sa besogne patriotique, grâce à M. Gaudin de Villaine, n'aura pas été complètement interrompue. Le distingué sénateur a tenu à rechercher ce qu'étaient devenus, après vingt mois de guerre, les Boches notoires qui, en avril 1913, fêtèrent à Paris le jubilé du kaiser et dont nous avons, dans notre numéro du 24 février 1916, livré les noms à l'admiration nationale. Et la *Libre Parole* publie le savoureux résultat de ses recherches attentives, qui complètent fort heureusement nos premières indications :

1^{er} ARRONDISSEMENT

A. H., 6, place Vendôme

A disparu depuis le début de la guerre en ne laissant, comme preuve matérielle de son existence, que l'hôtel dont il est propriétaire et qui est sous séquestre.

R. Schürmann, 2, rue de l'Echelle

A dû laisser une consignation sévère, consignation ponctuellement observée, car il a été impossible de recueillir la moindre indication.

2^e ARRONDISSEMENT

G. Mewius, bureaux 17, rue Saint-Marc

C'est cet excellent Herr dont l'*Œuvre* nous entretenait. C'est, selon elle, le prototype des indicateurs boches. Il serait de la lignée des Ulmann, des Baumann, etc. G. Mewius habite la France depuis trente années. A deux fils, qui combattent sous nos drapeaux. Sa fille est, elle aussi, naturalisée Française et demeure 7, avenue Marceau : il n'y a, bien entendu, pas eu de mise sous séquestre et l'hôtel Mewius est gardé par un fidèle serviteur, Français,

parallèlement, et au service du dit Mewius depuis une vingtaine d'années.

Nous nous trouvons en présence de l'observateur de carrière implanté en France, pour lequel la guerre présente n'est que le prologue de la guerre prochaine, à la préparation de laquelle il travaillait dès maintenant.

Comme ses deux fils sont dans notre armée et que sa fille est naturalisée Française, ce respectable Herr a acquis le droit d'affirmer solennellement et officiellement ses sentiments germaniques sans être une seule minute inquiété.

Je ne puis que prier l'éminent auteur de l'*Avant-Guerre* et de *Hors du joug allemand* de joindre ce spécimen à sa collection.

4^e ARRONDISSEMENT

Pastor Krause, 28, rue Geoffroy-Masnier. Ce pasteur protestant, ainsi que sa suite, ont filé en automobile tout au début de la guerre. L'immeuble est actuellement occupé par une ambulance.

7^e ARRONDISSEMENT

Generalkonsul von Jecklin, 123, rue de Lille. Nous a abandonnés à fin juillet 1914 et a pris le soin de tout liquider avant son départ.

Fraulein Scharpf, 45, rue Vaneau

Deux sœurs qui ont, paraît-il, donné des leçons au fils aîné du kaiser, et avaient les plus hautes relations. Tenaient une agence de placement. Je vous laisse à penser quelle officine d'espionnage cette agence devait être.

Hofrat Thielemann, 78, rue de Lille

Ce « Conseiller à la Cour » a quitté la France avec son mobilier et celui de l'ambassadeur d'Allemagne.

8^e ARRONDISSEMENT

O. Dusendtschön, 1, avenue Montaigne. Actuellement en Suisse. Son mobilier est sous séquestre, mais cet estimable personnage continue à payer fort régulièrement son loyer, de

même, d'ailleurs, que nombre de ses compatriotes se trouvant dans le même cas que lui.

A ce sujet, j'ouvre une parenthèse et me permets de demander à l'honorable garde des sceaux, ministre de la justice, M. Viviani, si le fait, par des propriétaires français, de continuer à encaisser fort tranquillement d'Allemands, auxquels ils ont loué des appartements et des villas ou hôtels, les prix de location des dits appartements, villas ou hôtels, n'est pas contraire aux stipulations du décret du 27 septembre 1914 et ne tombe pas sous le coup de la loi du 4 avril 1915, étant donné qu'ils ont connaissance nous sommes, n'est-ce pas, toujours en guerre avec l'Allemagne.

G. Goossens, 29, avenue Hoche

Colonel de uhlans. Comme il était prévenu, s'est empressé de déguerpir avant la déclaration de guerre.

Tout a été vendu par le séquestre, à la requête, mal-t-on dit, du propriétaire. Là encore, j'ouvre une nouvelle parenthèse et prie M. Viviani de bien vouloir me dire si cette vente totale et précipitée est bien régulière, étant donné le caractère éminemment conservateur que, suivant la thèse de son très honorable prédécesseur, présentaient les séquestres, et est-ce bien à la requête du propriétaire seul que cette vente a eu lieu ?

N'aurait-elle pas eu lieu avec le consentement de l'intéressé ?

Graf von Groeben, 6, rond-point des Champs-Élysées.

Attaché d'ambassade, ayant quitté Paris en 1913. Là encore, tout a été vendu par le séquestre. Je m'étonne d'autant plus qu'il y ait eu séquestre que, dans un autre cas, une ordonnance de séquestre ayant été prononcée sur la villa, à Neuilly-sur-Seine, 50, boulevard Maillot, appartenant à M. de Navay de Földes, Autrichien, actuellement reparti à l'étranger, une ordonnance de mainlevée avait été ensuite rendue, ce personnage occupant chez nous, avant son départ, le poste d'attaché d'ambassade ou une situation similaire.

Frei Frau v. d. Lancken-Wakenitz, 18, rue de la Ville-Eveque

Amie intime de l'impératrice d'Allemagne. Avait de hautes et puissantes relations ainsi que son mari, qui était un des favoris de Guillaume II.

Considérés tous deux comme espions de marque. Ils sont partis en 1913. L'hôtel à louer.

Dr Schober, 29, rue de Berlin

Docteur de l'ambassadeur d'Allemagne, a été menacé en juillet 1914, mais on affirme qu'il est encore, à l'heure actuelle, à Paris, sans toutefois pouvoir indiquer quel est le lieu de sa retraite. Il appartiendrait à M. Malvy, ministre de l'Intérieur, de me donner, s'il le veut bien, ce renseignement.

Dr Schauer, 96, boulevard Haussmann

Immeuble et le docteur ont tous deux disparu. On reconstruit l'immeuble, quant au docteur, j'ignore ce qu'il est devenu.

9^e ARRONDISSEMENT

A. Blatmann, 43, rue Lafayette

Capitaine d'artillerie allemande, décoré de la Croix de Fer. Les exigences de son service l'ont fait nous quitter dès juin 1914.

Là encore, aucun esprit de conservation n'a présidé, puisque tout a été vendu par autorité de justice ?

Kommerzienrat Grub, 13, rue Lafayette

Ce conseiller du commerce boche recevait chez lui l'ambassadeur d'Allemagne.

Nous a quitté le 12 juillet 1914 et a été rayé à la Chancellerie de notre ordre national de la Légion d'honneur.

Son appartement a été placé sous séquestre et est, à l'heure actuelle, occupé par des réfugiés. J'ignore s'il continue à payer son loyer.

R. Hahn, 51, rue de Châteaudun

Est actuellement chez nos alliés à Londres, 32-34, Holborn Viaduct E. C.

Au 51, rue de Châteaudun, paie un loyer de 4.000 francs. Aucun séquestre n'a été prononcé. Le concubinage reçoit fort régulièrement sa correspondance. A quitté la France avant la guerre.

Frau Marie Kahres, 6, avenue Trudaine

A été d'abord internée dans un camp de concentration, puis rapatriée. Est décorée de l'ordre de l'Impératrice d'Allemagne. Son appartement, qui est de 1.200 francs, est placé sous séquestre.

Était en relations suivies avec l'ambassadeur d'Allemagne et avait de notre ancien collègue, M. Mesureur, directeur de l'Assistance publi-

que, une carte lui permettant de pénétrer dans tous nos hôpitaux. Espionne de haute lignée sachant se faufiler dans tous les milieux.

P. Knur, 8, cité Rougemont

Correspondant de journaux allemands. Se chant à quoi s'en tenir, a quitté Paris le 31 juillet 1914. Là encore, le séquestre n'a revêtu aucun caractère conservateur, car tout a été vendu ?

Dr Max Nordau, 8, rue Jenner

Autrichien qui est parti à Madrid au début de la guerre. Sa fille, âgée de 17 ans, habite rue Blanche, avec deux autres parentes, sous le nom de Mile Dons, depuis le 15 juillet 1915.

La rumeur publique nous dit que ces jeunes personnes